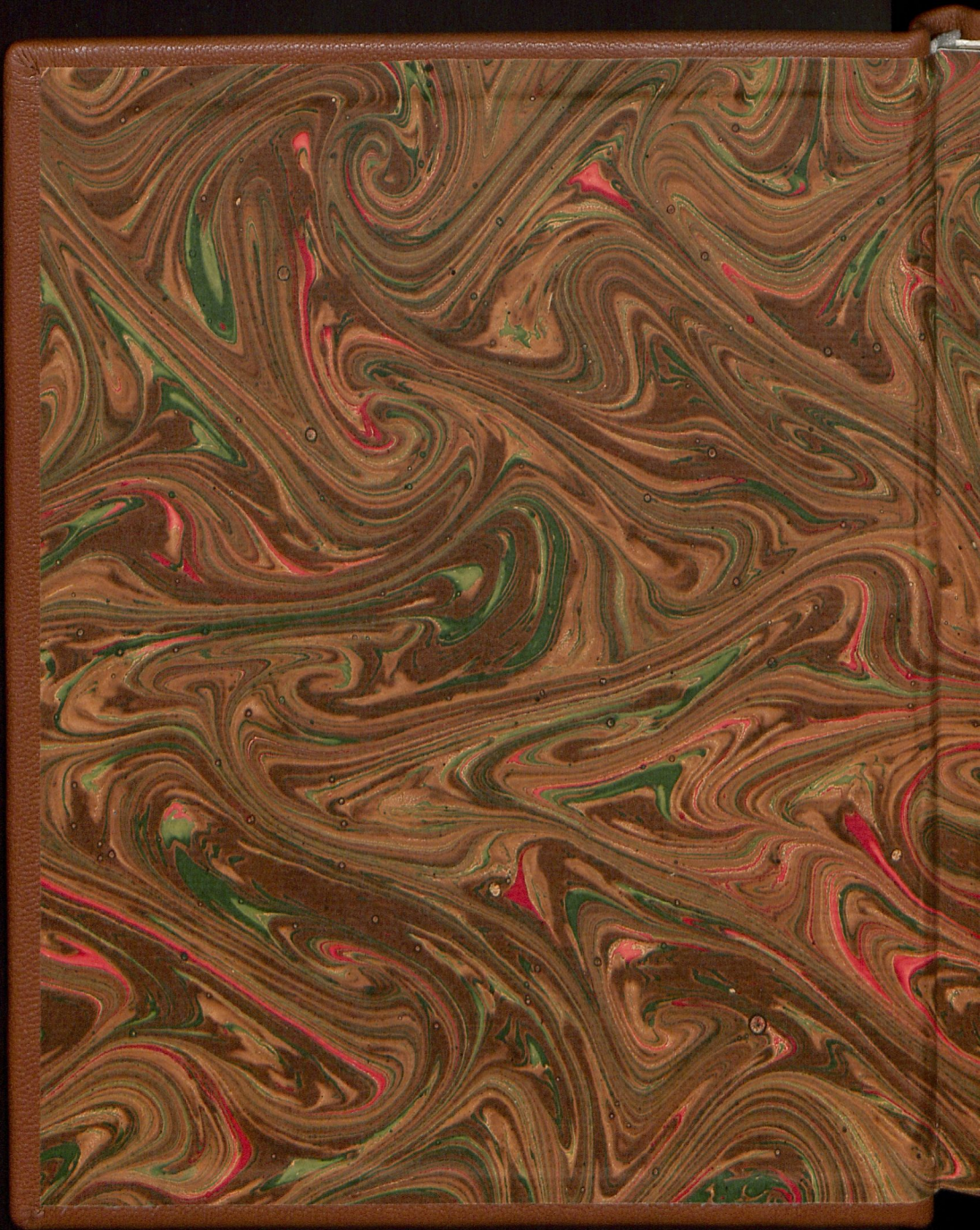
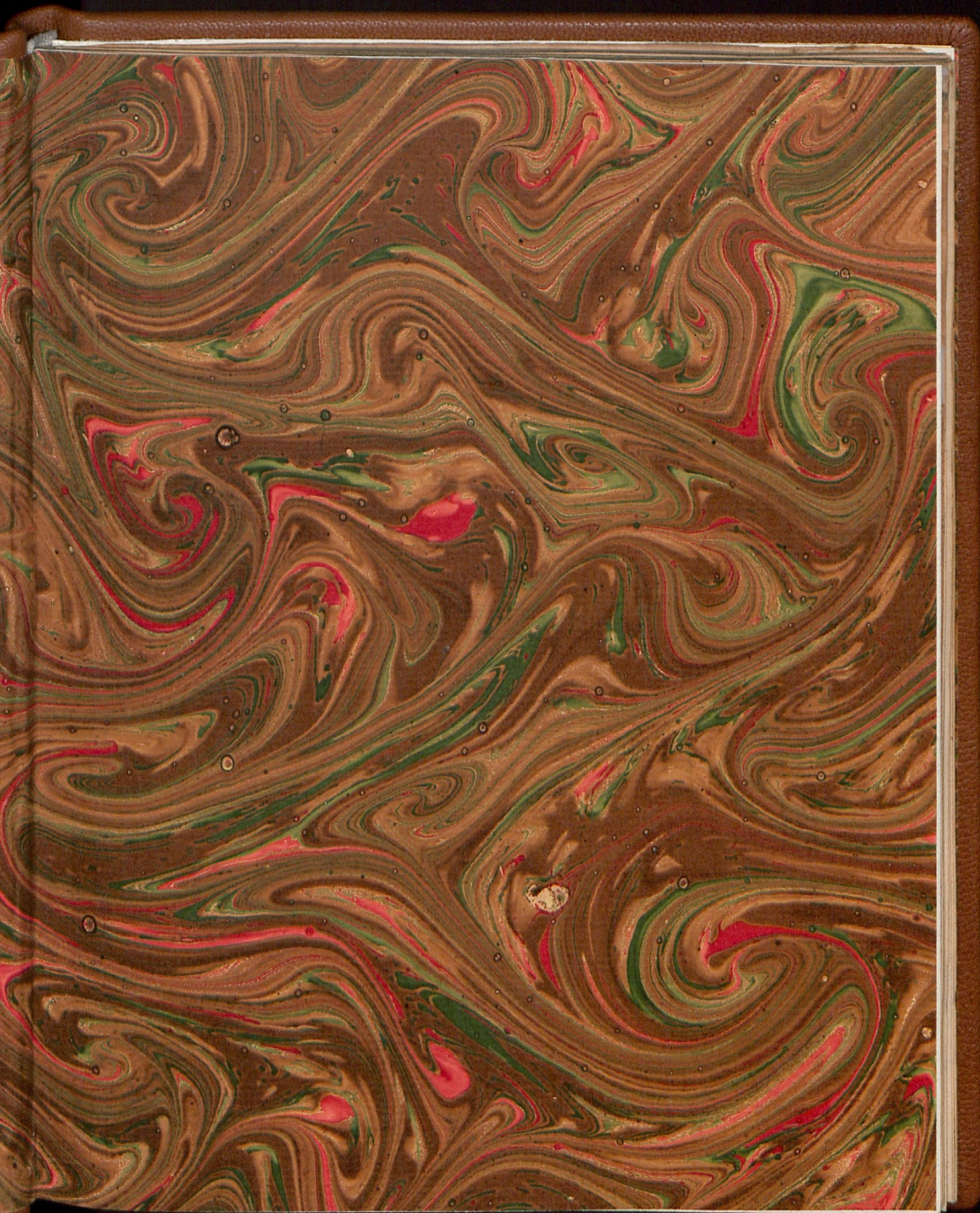


Fc
1805















[Faint, mostly illegible handwritten text in cursive script, possibly in German, covering the upper right portion of the page.]

[Faint handwritten text, possibly a signature or name, located in the lower left quadrant.]

[Faint handwritten text at the bottom right corner, possibly a date or location.]







SUR
LE PATRIOTISME

CONSIDÉRÉ
COMME OBJET D'ÉDUCATION
DANS LES ÉTATS MONARCHIQUES.

Discours de Réception
prononcé dans l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres.

P A R
CHARLES ABRAHAM B. DE ZEDLITZ,
MINISTRE D'ÉTAT DU ROI.

Avec la Réponse du Secrétaire perpétuel de l'Académie, le Conseiller privé
Formey.

A B E R L I N,
C H E Z C H R É T I E N F R É D É R I C V O S S , 1 7 7 6 .

KÖN. PR. FR.
UNIVERS.
ZVHALLE



MESSIEURS,

Je ne croirois pas mériter l'honneur que j'ai de parler aujourd'hui au milieu de vous, & d'être admis dans votre illustre Corps, si je me bornois à des remercimens d'usage, & à des complimens que l'on prononce d'ordinaire sans rien sentir, & que l'on n'écoute jamais sans que la modestie en souffre.

Je me flatte d'obtenir bien plus sûrement vos suffrages, en traitant un sujet digne du but que doivent se proposer des Sociétés savantes.

Les différens devoirs de ma vocation ne me laissent jamais assez de loisir pour me livrer à de profondes spéculations. Mes études & mes occupations ont toujours été dirigés vers une vie purement active. Mais il est un point où le citoyen, l'homme d'état & le

savant se rencontrent, & où ils doivent réunir leurs lumières, pour contribuer de concert au bien de la Société en général & à celui de chaque particulier. L'expérience apprend à l'homme d'État, quels sont les besoins de l'humanité; d'après la situation des affaires il fait des projets, & le Savant les examine de sang froid.

C'est donc à vous, Messieurs, à prononcer sur ce que je vais vous proposer. Vous savez que ma vocation, d'accord avec mon goût, fait de tout ce qui tient à la science de l'éducation, mon objet favori.

Il y a longtems que je me suis fait ces questions:

Les sentimens du Cosmopolite & ceux du Patriote sont-ils en opposition? La liberté, la félicité générale & la vertu reçoivent-elles quelque atteinte des devoirs que l'État exige du citoyen? ou ces devoirs peuvent-ils se concilier avec elles? L'homme tient principalement de

l'éducation tout ce qu'il est — y a-t-il donc des ressorts, que l'Instituteur doive, ou laisser agir, ou arrêter?

Tel est, Messieurs, le sujet dont je vais vous entretenir. La Patrie & la Postérité vous devront de la reconnaissance, si vous rectifiez mes opinions; & je ferai gloire de profiter de vos conseils.

— Le vif attachement aux loix, aux mœurs, aux constitutions, aux avantages & à la gloire de la Société dans laquelle on vit, est ce que nous appelons *Patriotisme*. Ce sentiment est une espèce subordonnée de celui de l'amour en général, — c'est donc une passion. Cette passion, comme toutes les autres, doit son origine à l'instinct, souvent au préjugé ou à la persuasion, rarement à la conviction.

Elle peut, comme l'amour, devenir la source des plus grandes vertus, de l'obéissance, de l'activité, de

Oubli de soi-même; la source du bonheur & du contentement le plus pur. Mais elle peut devenir aussi le principe des vices les plus affreux, de l'intolérance, de la cruauté.

Faut-il exciter cette passion, l'entretenir, l'encourager? Peut-on le faire sans dépouiller le particulier, pour l'amour des avantages très-bornés d'une seule société, du droit précieux de sentir, de penser, & d'agir comme citoyen du monde?

Cette question mérite bien d'être discutée.

Il n'est pas difficile d'y répondre. Le Patriotisme doit être traité comme toute autre passion.

Étouffer une passion, ou l'endormir, c'est couper un nerf, ou le nouer; l'animer jusqu'au fanatisme, c'est exciter une fièvre convulsive.

Je voudrais trouver le milieu entre ces deux extrêmes.

J'ai déjà dit que le Patriotisme naît de plusieurs sources. Il n'appartient point au but que je me propose de les examiner toutes. Si le Patriotisme doit son existence au préjugé ou à la conviction; tout ce que tentera l'Instituteur pour lui donner une certaine direction, sera superflu ou sans effet.

Voici donc à quoi se réduit la question que je traite:

Faut-il commencer de bonne heure à exciter, par des instructions, le sentiment du Patriotisme?

Je ne prétens point parler ici de chaque espece de Patriotisme. En général, il existe par tout où il y a une Société. On le trouve dans les cloîtres, dans les corps de métiers, dans les associations mêmes des brigands. — Pris dans un sens particulier, il existe à Geneve, à Berlin, à Constantinople. — Partout il a ses principes, ses regles, ses impulsions, qui se mo-

difient selon la diversité des objets qui l'inspirent. Je me borne à parler *du Patriotisme louable tel qu'il doit se trouver dans un État monarchique.*

Après ces restrictions je crois mon sujet suffisamment déterminé :

Est-il *possible*, & seroit-il *utile* d'enseigner ou d'inspirer le Patriotisme dans les écoles d'un État monarchique ?

Des esprits vifs ont élevé la question bizarre, s'il pouvoit y avoir des Patriotes dans une Monarchie, & ils ont beaucoup déraisonné sur ce sujet.

Ils ont puisé dans les écrits des Grecs & des Romains l'idée qu'ils se sont faite du Patriote.

Séduits par les anciens Orateurs, ils ont constamment regardé le Patriotisme comme une vertu héroïque — à laquelle certaines circonstances peuvent l'élever,

l'élever, & dont il prend plus d'une fois le vernis, mais ils ne l'ont point envisagé comme une passion — ce qu'il est cependant toujours.

Ils ont enfin confondu la Monarchie avec le Despotisme.

J'ai dit, il y a un moment, que le Patriotisme est une idée relative suivant la diversité des sociétés, qu'il a pour objet; il en est de lui comme de toutes les vertus humaines dès qu'on les considère hors de l'individu dans lequel elles se trouvent.

Le Jésuite, qui à la Chine s'habille en Mandarin & canonise *Confucius*, le Missionnaire qui dans le Groenland se nourrit de mousse pendant un long hyver, *Timoléon* qui, malgré le caractère le plus doux, fait assassiner son frere coupable de tyrannie, *Regulus* qui endure la mort la plus cruelle pour ne pas démentir la fermeté d'un vrai Romain, le Pacha, qui baise

le cordon qui va l'étrangler, le voleur de grands chemins qui pour faire honneur à sa bande rend la bourse & fait l'aumône au voyageur indigent qu'il se préparoit à dépouiller, *Codrus* dont on a si souvent & si abusivement répété le mot — ce sont là autant de patriotes relativement à leur siècle, à leurs mœurs, aux intérêts de leur société; mais seroient-ce de bons Patriotes dans un état monarchique de notre siècle? — Non assurément.

Quel est donc l'esprit du vrai Patriotisme dans une Monarchie? quels sont ses ressorts, ses bornes, ses effets?

Le ressort qui dans la Monarchie met le citoyen en activité, c'est l'honneur, dit *Montesquieu*.

Si ce grand homme n'avoit pas servilement emprunté cette idée des anciens, qui d'après leurs principes, leurs préjugés, & la chaleur de leurs sentimens,

pensoient & sentoient, tout autrement que nous ne pouvons & ne devons penser & sentir, quelle que soit la constitution politique dans laquelle nous vivons, il n'auroit pas confondu l'honneur avec le *préjugé qui prend la place de la vertu*, avec ce *phantome dont la nature est de demander des préférences & des distinctions* *

Ce n'est point cet amour-propre bassement intéressé qui ne songe qu'à soi, c'est la vraie vertu, la vertu réelle, qui fait agir le citoyen dans la Monarchie.

Le Patriote guerrier me servira d'exemple & de preuve.

De quelle gloire ne jouissoit point le guerrier Grec & Romain lorsque chargé de dépouilles & la poitrine couverte de blessures il revenoit des combats, ou

* Esprit des loix, L. 3. Ch. 6. 7. L. 4. Ch. 2.

qu'il suivoit le char de triomphe de son concitoyen, ou lorsqu'étendu sur son bouclier on le portoit au bucher! — La patrie ne l'honoroit pas moins que le chef sous lequel il avoit combattu. Des couronnes, des acclamations, des inscriptions, des sacrifices funebres étoient le prix de sa valeur.

Mais dans l'État monarchique de combien peu de distinctions & d'honneur jouit le guerrier qui, sans nom, va combattre sous les ordres d'un chef, fait peut-être des choses dignes de l'immortalité, & qui, à peine apperçu, tombe expirant sur le champ de bataille & meurt confondu dans la foule! — S'il n'étoit animé par la reconnoissance qu'il doit au Monarque dont la vigilance l'a fait vivre en sûreté dans sa chaumière, animé par une habitude d'obéissance contractée de bonne heure, exposeroit-il sa vie pour le service de l'état, dans des occasions où ce qu'il fera ne sera pas même apperçu, où il trouvera sa perte au lieu de trouver des recompenses?

Que la *vertu* soit donc le guide du Patriote que je peins & que je voudrois voir se former. Il n'est point de passion avec laquelle la vertu ne puisse s'allier, parce que la vertu a besoin d'être animée du feu de la passion; mais c'est à la vertu à diriger la passion dans ses progrès, à la gouverner & à la modérer.

Ainsi la conductrice de *Télémaque* oublie son austérité & partage la joie de son élève au festin du vertueux *Nestor* *; mais elle précipite du haut des dangereux rochers de *Calypso* le jeune homme imprudent.

La passion guidée par la vertu ne donnera jamais dans l'excès, elle demeurera toujours fort éloignée de ce degré qui n'est qu'un état peu naturel, une vraie maladie de l'entendement ou de l'organisation, bien souvent l'un & l'autre, où l'homme ébloui ressemble au Somnambule qui ne voit que la ligne où il marche, sans appercevoir d'un côté les dangers qui le

* *Odyssée*, L. 3.

menacent, ni de l'autre le chemin qu'il pourroit suivre avec assurance.

Il est des occasions, même dans les Monarchies, où cette maladie dont je parle peut être salutaire, où la ruine de l'état est inmanquable sans le succès heureux d'une action hardie, où la Patrie ne peut être arrachée à sa perte sans l'oubli de tous les périls & de toutes les relations.

Mais je ne m'occupe ici que des devoirs & des besoins généraux des citoyens, & non de ces cas qui font des exceptions à la règle.

Dans la situation tranquille des affaires d'une Monarchie bien constituée, le Patriotisme ne peut être qu'une passion douce.

Le Républicain, qui ne sacrifiant qu'une petite partie de sa liberté naturelle, se réserve les droits les

plus importans, celui d'une propriété sans bornes & de la défense de soi-même, est immédiatement intéressé à tout ce qui intéresse l'état.

Mais le citoyen d'un état Monarchique attend de celui auquel il a remis une partie de sa liberté & de ses droits, la sûreté de sa vie, de sa famille, de sa fortune. Il se repose tranquillement sur celui qui ira au devant des dangers qu'il peut craindre, ou qui saura les détourner. Il n'a autre chose à faire que de ne pas mettre obstacle à l'activité de son défenseur & de son protecteur. Il considère les événemens qui arrivent dans l'état, comme le cultivateur considère un orage qui approche. Il voit avec inquiétude le nuage effrayant passer au dessus des possessions de son voisin; mais il se confie en celui qui dirige la foudre & ce n'est que lorsqu'il voit la flamme ravager la contrée où des ordres supérieurs & la certitude d'être utile l'appellent à prêter son secours, qu'il se hâte d'employer toutes ses forces pour arrêter le torrent de l'infortune.

Confiance dans son Souverain & ses représentans, reconnoissance pour la sûreté dont il le fait jouir, obéissance libre à ses ordres, soumission au sort que lui procurent les loix & les arrangemens publics, activité dans la sphère où il est placé, voilà, si je ne me trompe, les sentimens qui dans un état monarchique caractérisent le vrai Patriote.

Et c'est dans cette disposition tranquille d'esprit que le Patriote, tel que je me le représente, doit puiser une mesure de bonheur & de vertu, que le Républicain ne trouvera point dans son fougueux enthousiasme.

C'est donc pour le Souverain une affaire très sérieuse de chercher à rendre commune cette façon de penser, aussi avantageuse pour lui que pour ses sujets; & l'art de l'inspirer est sans doute une étude digne du Sage.

Mais, dira-t-on, seroit-il nécessaire de travailler à l'inspirer aux sujets? & ne suffit-il point que
le

le Souverain gouverne l'état conformément à sa constitution? l'habitude rendra naturellement leur situation supportable aux sujets & insensiblement elle leur deviendra agréable; la force du gouvernement leur otera, avec l'envie le pouvoir, de nuire à l'état par les faillies d'un vain enthousiasme. Le Souverain sera obéi, & les sujets seront heureux sans qu'on ait besoin de tant de moyens préparatoires.

Mais ce seroit là, Messieurs, une maxime abominable, digne du Vizir d'un despote Asiatique. Malheureusement on la débite souvent dans des États monarchiques; nous qui vivons sous un astre plus propice, pourrions-nous ne la pas abhorrer autant qu'elle le mérite?

Un bon Prince veut regner sur des hommes qui lui obéissent par affection & qui le servent par reconnaissance, & non point sur des êtres qui végètent dans l'inaction, endormis dans l'habitude de la servitude,

C

non point sur des vils esclaves qui avec le moindre emploi possible de leurs facultés cherchent à conserver leur misérable existence, & à éviter les supplices dont les menace la tyrannie.

Dans ce sanctuaire de la vérité nous ne devons pas la dissimuler, présentons donc les choses sous leur véritable point de vue :

Comment pensent & agissent la plupart des citoyens des états monarchiques? leur caractère n'est-il point indifférence pour le bien public? indolence dans tout ce qui ne les intéresse pas immédiatement? ne font-ils pas malheureusement les originaux des portraits satiriques que tracent les républicains modernes, ou soi disant tels, lorsqu'ils nous racontent le rêve de leur liberté.

Il n'est donné qu'à un petit nombre d'esprits éclairés, de tirer de leur propre fonds & de combiner

les idées de subordination & de liberté, de devoir & de bonheur, de passion & de vertu. N'appartiendrait-il pas à l'ami de l'humanité de répandre parmi les hommes ordinaires, par la voye de l'instruction, des idées & des sentimens que des ames privilégiées ne tiennent que des mains de la nature?

Il est donc incontestable que le Patriotisme doit être inspiré, enseigné aux citoyens.

Mais de quelle maniere faut-il s'y prendre? c'est ce qui nous reste à examiner.

Quiconque est assez sage pour s'étudier lui-même, avouera, que ses inclinations, ses idées, ses défauts ainsi que ses bonnes qualités dérivent des premieres impressions qu'il a reçues. Une passion nourrie avec complaisance, un reffort négligé, un seul principe faux, suffisent pour imprimer à l'enfant d'une maniere indélébile le caractère qu'il aura étant homme.

Fort éloignés encore de cette époque que Mr. *Bafedow* desire, où les peres & meres seront, ce qu'ils doivent être, les premiers & les meilleurs instituteurs de leurs enfans, nous sommes réduits à recourir à un instituteur étranger; c'est à lui qu'il faut s'en rapporter du soin d'élever d'honnêtes & d'heureux citoyens, du soin d'épier en quelque sorte le germe des vertus & des vices au moment où il se montre, en un mot du soin de former de bons patriotes.

Je regarde le Patriotisme comme une passion; or il est bien décidé que les passions naissent avec nous, qu'elles nous animent avant même que nous puissions nous en appercevoir, qu'elles dégèrent sans que nous le sentions, & qu'elles nous portent souvent à des actions dont nous n'entrevoions pas toujours la moralité. La disposition au Patriotisme, de même que chacune de nos passions, ces présens de la nature, si nécessaires, & en même tems si dangereux, doit être un des premiers objets dont s'occupera le Pédagogue.

Mais que fera-t-il pour remplir cet objet important! Le Capucin dira: *exterminez les passions*; le Physicien: *animez-les*; le Philosophe: *réglez-les*.

L'instituteur éclairé méprisant les conseils insensés des ignorans qui dans leurs cellules ou dans leur galletas se figurent un monde qui n'existe point, combinera les observations & les principes du Philosophe & du Physicien & trouvera ainsi la route qu'il doit suivre pour former dès leur jeunesse les hommes au Patriotisme.

Le Patriotisme selon mes idées doit être enseigné comme la Religion. Le gouvernement monarchique est une copie en miniature du gouvernement du monde. La ressemblance sera d'autant plus exacte que le Souverain saura, si j'ose m'exprimer ainsi, se servir avec plus d'habileté du Pantographe.

Un plan fixe, formé par un Être supérieur, exécuté par des pouvoirs subalternes sagement combinés

& mus avec régularité, tendant d'après des loix universelles au bien de l'Ensemble — voilà l'empire de la Providence. Appliquons ce que je viens de dire à un État, ce sera le gouvernement monarchique.

Celui qui enseigne la Religion & celui qui enseigne le Patriotisme ont les mêmes devoirs à remplir. L'un & l'autre, par des instructions intéressantes, doit exciter le sentiment de la bienveillance & l'élever jusqu'à la pratique de la vertu.

Leurs instructions sont si utiles, si salutaires, si simples, qu'elles conviennent à chaque âge, à chaque état, qu'elles peuvent s'allier avec toutes les Sciences.

Les deux instituteurs doivent se prêter des secours mutuels. Heureux si le Ministre de la religion, qu'il soit Prêtre, Rabbín ou Iman, fraye le chemin à l'instituteur patriote. Il n'est point de Patriotisme sans Religion. Celui qui croit à la Providence, qui se ré-

signe avec soumission à ses directions, sera certainement un excellent citoyen.

Le Ministre de la Religion dans ses instructions a un grand avantage. Tous ses élèves sont pour lui de niveau relativement au rang. L'héritier du throne & l'habitant des chaumières sont à ses yeux des frères, parce qu'ils sont hommes, sujets aux mêmes besoins, tenus aux mêmes devoirs & autorisés aux mêmes espérances. L'instituteur n'a qu'un motif à développer, qu'un seul ressort à tendre. Il n'en est pas de même de l'instituteur patriote. Dans la société politique les citoyens sont placés sur différents degrés. Dans chaque condition il faut une façon de penser particulière, il faut d'autres talens. Si l'instituteur vouloit se servir de la même méthode avec tous ses élèves, il saperoit les fondemens du gouvernement monarchique, il détruiroit l'esprit de subordination.

L'instruction que l'on doit donner à la jeunesse pour lui inspirer le patriotisme est de deux sortes; l'une générale, l'autre particulière. Celle-là pour tous les citoyens indistinctement; celle-ci relative aux différentes classes auxquelles ils appartiennent.

L'instruction générale commence dès les premières années, finit au moment où le jeune homme se détermine sur le choix d'une vocation & travaille à se rendre propre à tenir sa place dans la classe à laquelle il appartiendra.

Le Ministre de la Religion doit avoir prévenu & instruit son élève du mélange de bien & de mal qui l'attend à son entrée dans le monde, il doit lui avoir fait sentir combien il a besoin du secours d'autrui pour n'être pas infiniment malheureux. Il aura ainsi fait éclore dans son ame les germes de l'amour & de la reconnaissance pour son pere & sa mere, ainsi que pour cet Être supreme sans lequel son pere
ne

ne pourroit- être ni son bienfaiteur, ni son guide. De cette manière l'enfant acquiert insensiblement les dispositions heureuses du contentement d'esprit, de la résignation & de la tranquillité dans les divers évènements de la vie; il prend les sentimens d'une bienveillance universelle, avant même qu'il puisse encore s'en rendre raison. Il est vrai que ces sentimens de bienveillance sont en quelque sorte nés avec nous, c'est une espece d'instinct; mais tout sentiment qui soutiendra un jour l'examen de la réflexion, doit être porté & fortifié dans notre ame avant même que nous soyions capables de réfléchir.

Préparé de cette manière & nourri des principes de la Religion, le jeune élève portera dans la Société dont il fera membre les mêmes dispositions; il sera résigné, satisfait de son sort, capable d'attachement & de reconnoissance.

Le but & les bornes de ce Mémoire ne me permettent point d'entrer dans tous les détails de la mé-

D

thode qu'il faudroit suivre pour inspirer au jeune citoyen les sentimens du patriotisme. Il suffira d'en donner une esquisse.

Dans toute instruction morale il y a deux choses à observer :

- 1) Elle doit être dirigée de maniere que, partant des premieres relations individuelles de l'éleve, elle embrasse successivement toutes celles qui l'attendent, ou qu'il aura à remplir.
- 2) Il faut en second lieu qu'elle soit combinée avec la pratique.

Celui qui enseigne le Patriotisme ne doit jamais perdre ces deux objets de vue. Parmi les devoirs, auxquels l'homme est tenu envers ses semblables, ceux qui ont pour objet ses parens, ses amis, ses domestiques sont les premiers qu'il a à remplir. L'instituteur dans ses instructions suivra cette marche & por-

tera d'abord son élève à l'observation de ces premiers devoirs; il lui fera aisé ensuite de donner analogiquement une idée préliminaire du Souverain, des citoyens, de sujets. Les enfants qui voyent & observent plus qu'on ne le croit, remarqueront en cent occasions que leur pere est obligé à faire des choses, à supporter des peines & des travaux, qu'il se trouve dans des liaisons, qui ne tiennent pas immédiatement à ses relations avec sa famille. L'instituteur profitera de ces observations qu'il verra faire à l'enfant. Le cœur de l'élève une fois préparé à la bienveillance, il sera aisé d'exciter le premier sentiment de gratitude & d'obéissance envers le souverain, de bienfaisance, de support de Justice envers ses égaux & ses inferieurs. Ce sentiment sera encore obscur, mais il n'est pas besoin qu'il soit d'abord autre chose.

Il seroit superflu de donner ici des exemples. La route que j'indique est si droite, si unie que le moindre

régent d'école ne peut s'en écarter à moins qu'il ne le veuille bien.

Je ne saurois me dispenser de faire ici l'éloge de Mr. *Basedow* & des planches qu'il a fait graver pour son manuel élémentaire. Le public ne tire assurément point de ces planches tout le parti qu'il en pourroit tirer; elles devroient être le premier manuel de tous les Instituteurs, elles forment une véritable galerie de tableaux, bien propres à donner aux enfans des idées intuitives, même relativement à la branche de l'éducation dont je parle.

Au lieu de ce grand nombre d'expériences & de raisonnemens qu'il faut pour donner à la jeunesse les idées de la sûreté & de l'aisance que l'on trouve dans la société civile, celles de l'utilité qui résulte de l'activité & des travaux des citoyens, celles du Souverain, de la justice distributive, des différentes formes de Gouvernement, l'Instituteur trouvera dans ces plan-

ches le moyen de donner à ses élèves toutes ces idées à la fois *; remarquons encore que ces tableaux ont tant d'expression qu'il ne faut qu'une légère portion de bon sens pour les expliquer.

Mais cette excellente collection a pour bien de gens un défaut; elle est très chere, & bien des familles sont trop peu aisées pour l'acquérir. En attendant que quelque Philantrope fasse pour l'éducation des citoyens ce que *Canstein* a fait pour l'Église protestante, il faudra nous contenter de l'instruction orale, qui, bien que plus difficile que l'autre n'est cependant pas moins sure.

L'Instituteur ne rempliroit sa tache qu'à demi, s'il n'accoutumoit ses élèves à la pratique des vertus qu'on exige des citoyens. Il ne suffit pas que l'esprit admire ces vertus, que le cœur les approuve; l'ha-

* Tab. 24. 30. 31. 32. 33. 34. 47. &c.

bitude doit rendre aisée la résignation qu'elles exigent, & l'organisation même y doit être adaptée.

Hercule n'eut jamais triomphé d'*Antée*, s'il ne se fut exercé de bonne heure à étouffer des serpens.

Que l'Instituteur exerce donc continuellement les élèves au support, à la subordination, à la résignation, à l'obéissance. Un des premiers & des plus violens desirs de l'ame, c'est celui de l'indépendance, de la liberté de s'étendre, de s'aggrandir. Ce desir peut devenir très pernicieux dans un monde où il n'y a que des êtres bornés; il est donc très nécessaire de le réprimer de bonne heure & lorsque le cœur se plie encore sans peine à chaque situation.

Les peres & les meres feront ici cause commune avec l'Instituteur. L'enfant doit s'accoutumer à obéir exactement aux ordres qu'il reçoit, sans qu'on lui en allegue de raison, sans qu'on lui promette de ré-

compense, ou qu'on le menace de chatimens; il doit apprendre à se passer de certains avantages, de certains plaisirs, aussitôt que ses maîtres jugeront à propos de l'en priver. Les principes de la subordination doivent être appliqués même aux jeux de l'enfance. Quand l'enfant, jouant avec ses camarades, manque d'obéir au supérieur qu'il s'est choisi ou qu'il a reconnu tel sur le conseil des parens, il mérite punition; il en merite s'il contrevient à quelque loi du jeu, & c'est aux parens & aux maîtres à ne pas négliger de faire observer la loi.

Ne soyez pas surpris, Messieurs, que je m'arrête ici à des choses que l'on pourroit traiter de puerilité. Pour former des hommes il faut les diriger dès le premier moment où ils déploient leur activité. C'est alors que leurs talens & leurs inclinations, se développent, & c'est le point où il faut commencer à leur donner la direction convenable.

Mais tant de sévérité ne révoltera-t-elle pas les enfans? n'abatera-t-elle pas leur ame? N'en craignons rien, si l'on a su leur inspirer de la confiance & de l'affection pour leurs supérieurs.

Que ces supérieurs se gardent seulement de toute injustice. Le despote est un monstre odieux dans l'école, comme il l'est partout ailleurs. L'enfant doit sans doute obéir sans hésiter, sans raisonner; mais malheur à l'Instituteur dans lequel les enfans auront découvert la plus légère ombre d'injustice; tout sera perdu!

Je n'ai parlé jusqu'ici que de la préparation du sol où doit croître le Patriotisme. Voyons à présent, comment il doit être cultivé.

Il n'y a presque aucune école où l'on ne donne une légère teinture de Géographie & de l'Histoire,
c'est

c'est dans ces leçons que le maître pourra faire connoître à ses écoliers, de la manière la plus simple, les différentes formes de gouvernement. Quoique sujet d'une Monarchie, il fera, sans craindre de pécher contre le devoir de citoyen, l'éloge de la richesse de la Hollande, de la législation de Venise, de la sûreté de la Suisse; car pourquoi cacher ce qu'il y a de bon & de louable chez les autres peuples? nous n'avons point à rougir, en comparant notre gouvernement avec le leur; pour former de bons sujets nous ne voulons point élever des ignorans; ce seroit suivre les maximes pitoyables des couvens. Que le jeune homme apprenne à connoître le monde, qu'il examine, qu'il compare; il n'en deviendra que meilleur citoyen.

Ne croyez pas, Messieurs, que je prétende établir dans chaque école une chaire de politique. Quelques traits frappans suffiront pour convaincre l'écolier, que dans les républiques on trouve aussi souvent

E

l'oppression, que la liberté dans les Monarchies, & que c'est des circonstances dans lesquelles se trouvent les peuples, que dépend leur bonheur.

Quelque lecture suffira pour fournir au moindre régent de college un bon nombre d'exemples; & il ne seroit pas impossible de pourvoir à cet égard jusqu'aux écoles de la campagne, de livres élémentaires.

Il importe extrêmement de convaincre les jeunes gens par l'histoire, que dans les Monarchies le citoyen jouit de plus de sûreté qu'il n'en peut attendre dans les Républiques. Dans celles-ci les secours, l'appui dont il a besoin, dépendent en grande partie de la bonne volonté de ses concitoyens; il n'y sauroit jamais compter bien sûrement, & dans plus d'une occasion il court risque de se voir abandonné.

Il ne le courra point ce risque dans un état monarchique. L'appui dont il a besoin ne sauroit lui

manquer, parce que c'est un devoir indispensable de tout homme en place, de le secourir sans aucun égard personnel.

C'est au Moraliste, à achever ce qu'auront commencé l'Historien & le Géographe. Le tems, où les sentimens confus de l'enfance commencent à s'éclaircir & à faire éclore les idées qui serviront de base à des principes réfléchis est encore l'époque où se forment les illusions les plus dangereuses. L'instituteur ne fauroit donc user de trop grandes précautions, pour empêcher, que la pensée de la sûreté dont jouira le citoyen ne dégénere en léthargie & en engourdissement, que le sentiment du contentement & de la tranquillité d'esprit ne devienne indifférence envers ses semblables, & qu'une bassesse stupide ne soit l'effet de l'habitude de l'obéissance.

Cet ouvrage n'est pas difficile. Celui qui enseigne la morale à la jeunesse est ordinairement le

même qui lui enseigne la Religion; il faudra donc bien éviter les écueils dont je viens de parler. La bonne méthode est assez connue & le fera davantage, depuis que les Souverains commencent à envisager l'éducation comme une affaire d'état.

Que l'Instituteur suive donc cette bonne méthode. Ce qu'il dira à ses élèves des relations où l'homme se trouve avec l'être supreme, s'applique, proportion gardée, au Souverain. Le maître d'école de village fera donc, quant à l'essentiel, autant que le Gouverneur des Princes.

Si les regles que je viens de donner sont exactement observées, la vertu du patriotisme naitra dans le cœur du jeune homme, & il ne faudra que du ressort pour la rendre active dans les différentes classes des citoyens. Ce ressort ne fera ni trop tendu, ni trop lache; les facultés de l'ame sont analogues aux forces mécaniques.

Il me reste à indiquer les diverses classes de sujets, suivant lesquelles les instructions particulières doivent naturellement différer. Je compte trois classes de citoyens.

La première, celle du peuple; elle est composée des habitans de la campagne & de cette foule qui n'est propre & qui ne se destine qu'aux travaux manuels.

La seconde, celle des bourgeois civilisés; j'y comprends les hommes à talens, les artistes, les savans, & ceux que d'autres qualités font admettre aux emplois.

La troisième, celle des gens de qualité.

Il faut pour chacune de ces classes une instruction particulière, relative aux devoirs qu'elles supposent. Il s'agit d'indiquer exactement le terme où finit l'instruction générale, & où l'instruction particulière commence.

Le fils du villageois est parvenu à ce terme, quand il a achevé son petit cours d'études dans son école, & qu'il doit prendre la charrue ou le marteau.

Les enfans des dernières classes sont au même terme, quand ils commencent leurs études dans les collèges.

Je viens de dire, qu'il faut des instructions particulières au villageois quand il a quitté l'école. Qu'on ne s'imagine point, que j'aye dit une chose absurde. Il est incontestable qu'il faut continuer l'instruction à cette classe d'hommes, que le tiran voudroit abrutir & dont le Cosmopolite enthousiaste voudroit faire des Philosophes. Il y a de la cruauté des deux côtés; le tiran blesse les droits de l'humanité, le cosmopolite enthousiaste empoisonne les sources du bonheur pour une grande partie de ses semblables. Pourquoi donner à des gens grossiers, des connoissances dont ils abuseront, qui leur inspireront le desir de changer

leur situation contre une autre, dans laquelle ils seroient déplacés? pourquoi porter dans leur cœur des sentimens qui leur rendront leur état insupportable?

Agissons donc avec eux en vrais amis des hommes. Après leur avoir donné, aussi complètement qu'il est possible, cette instruction générale dont j'ai parlé, qu'on leur inculque qu'ils sont destinés à obéir, qu'en leur faisant pratiquer leurs devoirs, on les leur rende aussi aisés & aussi mécaniques que l'on pourra. Des spéculations savantes détruiroient chez eux cette activité qui avec l'habitude d'une obéissance entière, est le ressort des vertus de cette classe. — Et voici la tâche des ministres de la Religion. Je fais, & je fais par expérience, tout le mal que peuvent faire les Ecclésiastiques; mais je fais aussi & j'ai vu tout le bien qu'ils peuvent faire, surtout à la campagne. Un Pasteur gagne sans peine la confiance de la multitude. Il lui parle non seulement en public, mais encore dans ces occasions où le cœur est bien disposé à prendre

de bonnes résolutions. En tout tems il peut entrer dans la chaumière de ses paroissiens; ils l'appellent toutes les fois qu'il leur arrive quelque événement domestique tant soit peu remarquable pour eux, il est leur convive dans leurs repas solennels. Que de bien ne pourra-t-il pas faire par ses exhortations, ses consolations & surtout par ses exemples! — Si une fois on devient plus attentif au choix de ces hommes dont l'emploi est si respectable, leur utilité ne pourra manquer de se montrer dans tout son jour.

Il y a une grande différence de la première classe de citoyens, à la seconde dont je vais m'occuper actuellement. Celle-là doit à l'état la main d'œuvre; celle-ci lui doit des talens. Les citoyens qui composent la première ont pour leur lot l'obéissance; on exige des autres de la réflexion. Ceux-là seroient éblouis par trop de lumières; ceux-ci ne sauroient être trop éclairés. Cette classe mérite donc la plus grande attention. Elle nous fournit les hommes qui un jour instrui-

instruiront leurs concitoyens de toute l'étendue de leurs devoirs; c'est dans cette classe, que le Souverain prend les sujets qui dans les Tribunaux ou dans d'autres places qu'on leur confiera, participeront au gouvernement de l'état; c'est de cette classe enfin, que sortent ceux qui formeront ou épureront le gout de la nation.

Il est donc de la dernière importance, de veiller sur leur éducation, & c'est principalement au Philosophe moraliste que je confierois ce soin. Il ne suffira point qu'il leur explique la différence qui se trouve entre la liberté & la licence, qu'il rectifie les impressions que pourra faire sur eux la description du siècle d'or de la Grèce & de Rome; il ne suffira pas même qu'il les encourage à l'activité. Suivant moi, le Philosophe-moraliste doit observer encore ces règles essentielles: Qu'il excite & anime dans ses élèves le desir de se rendre *utiles*: Qu'il leur fasse sentir vivement la différence qu'il y a entre la gloire & l'utilité: qu'il leur apprenne, que le mérite ne s'apprécie que d'après le bien que l'on fait.

Guillaume Beukels, qui nous a appris l'art de conserver les harengs, a mieux mérité de sa patrie que l'Auteur de la *Henriade*.

Le *Ventilateur de Hales* & le *Conducteur de Franklin* valent plus que des Bibliothèques entières de piéces dramatiques.

Lorriot, qui a retrouvé le secret du ciment des anciens, a rendu des services plus réelles aux hommes que *Fléchier* & *Thomas*.

Le Philosophe fera voir aux jeunes gens, que ce seroit tomber dans la folie de *Don Quichotte* que de prétendre remédier à chaque mal; qu'il s'agit surtout, avant d'y obvier, de bien examiner les suites qu'aura le remede qu'on y appliquera, suites quelquefois plus pernicieuses que le mal même. Il les garantira de la demangeaison de faire des projets, & leur montrera que tout projet dont l'exécution, avantageuse pour une certaine classe de citoyens, est à charge à un plus grand nombre, est essentiellement mauvais. Les Me-

chaniciens, qui de nos jours ont imaginé en Angleterre une machine pour faire des rubans, & en Hollande un métier à bas, étoient affûrement des gens très habiles, mais, en exécutant les modeles qu'ils présenterent, on auroit rendu de milliers de mains inutiles; aussi furent-ils très mal accueillis, & l'on n'hésita pas à condamner à l'oubli les fruits de leurs génies.

Tels étoient encore plusieurs des projets que le Docteur *Becher* inventa & dont il nous fait l'énumération dans ses *sages follies*, ou sa *folle sagesse*. * Le metier qu'il avoit imaginé, & sur lequel deux personnes pouvoient faire cent aunes de drap dans une journée, son *Filatorium*, qui en simplicité surpassoit même celui de *Bologne*, prouvoient certainement les talens de l'inventeur. Mais, certes, ces inventions ne lui gagnèrent jamais ce degré d'estime que l'Allemagne & surtout l'Autriche lui doit pour y avoir introduit l'usage des Pommes de terre.

* C'est le titre d'un livre de ce Savant.

Je ne crains point, en suivant de semblables principes, d'oter à l'état des hommes distingués dans ces arts qui ne servent qu'à l'amusement. Je les estime trop pour les bannir, & je suis bien convaincu qu'on n'étouffera jamais le génie. Vous avez beau prêcher à l'homme à talens l'obligation de se rendre utile; il ne quittera point le pinceau ou le ciseau ou l'archet. Mais ayez soin qu'il soit bien instruit; & il ne se servira de ses talens que pour animer ses concitoyens à des actions nobles & généreuses.

Il ne me reste que quelques mots à dire de la troisième classe. La plus grande partie des choses que j'ai dites de la seconde s'appliquent naturellement ici. Même activité, même desir de se rendre utile, même balance pour apprécier le mérite.

De tous les citoyens d'un état monarchique ce sont les Nobles qui ont les devoirs les plus difficiles à remplir. Les places les plus éminentes dans le civil

ainsi que dans les armées font pour eux. Il leur faut donc un aiguillon de plus. Cet aiguillon c'est l'honneur, qui animera leur courage jusqu'au mépris de la vie. C'est l'honneur qui leur inspirera de la fermeté dans des circonstances les plus critiques. Le devoir de l'instituteur c'est d'inspirer & d'entretenir ce sentiment de l'honneur. Il montrera dans l'histoire à ses élèves les grands exploits de leurs ayeux & les animera à suivre leurs exemples; il les instruira de l'histoire de leur patrie & leur en rendra chers les intérêts; il les remplira surtout d'amour envers le Souverain. — Car malheur au pays dont le Souverain n'est pas plus aimé de ses Généraux & de ses Ministres, qu'il ne peut l'être de ceux de ses sujets que leur état éloigne davantage de sa personne! — L'Instituteur n'aura garde d'oublier de préserver son élève de tout mépris pour les autres classes de citoyens & de lui faire comprendre, combien dans un état réglé chaque classe de sujets contribue au bien général, & qu'il faut souvent plus de fermeté & de courage pour remplir ses

devoirs dans des emplois obscurs, que dans ceux où l'on est sûr que la renommée publiera tout le bien que l'on aura fait.

Telle est, Messieurs, la méthode d'après laquelle je souhai terois que l'on format les Patriotes dans les états monarchiques. Cette méthode a peut-être ses difficultés dans plus d'une monarchie; chez nous elle est presque superflue. Dans un païs dont le Souverain donne lui-même le premier l'exemple de l'activité & de bienveillance, on n'a qu'à étudier son histoire, à l'enseigner aux citoyens & leur dire:

Tel est, o Prussiens, votre auguste modele,
Soutenez comme lui votre gloire nouvelle,
Et sans vous arrêter à vos premiers travaux,
Sachez prouver au monde
Qu'une vertu féconde
En produit de nouveaux.*

Toute instruction devient inutile, s'il en faut d'avantage pour inspirer le Patriotisme.

* Poësies diverses, Ode aux Prussiens.

 R É P O N S E .

*I*l en est, ce me semble, du Corps Politique comme du corps humain, des États comme des hommes. L'éducation physique précède l'éducation morale; elle la prépare & en assure le succès. L'une & l'autre concourent à procurer à l'individu la plus grande somme de biens à laquelle il puisse raisonnablement aspirer.

Un État qui ne seroit composé que de Citoyens sains de corps & d'esprit, seroit le meilleur possible. Ce n'est qu'une spéculation: on ne sauroit se promettre de la réaliser: mais on peut & on doit même y tendre constamment.

De toutes les circonstances propres à faciliter la réussite de cette entreprise capitale, la plus favorable seroit celle où, sous les auspices d'un Monarque plus

grand par ses lumieres & ses vertus que par ses combats & ses triomphes, des Ministres philosophes, secondés par des Savans philosophes, débarrasseroient toutes les anciennes routes des épines dont elles sont semées, & conduiroient par la voie la plus courte, aussi bien que la plus sûre, au Sanctuaire de la Vérité & de la Vertu.

En dire davantage, ce seroit faire tort à la pénétration de ceux qui m'écotent.

Imprimé chez G. J. DECKER, Imprimeur du Roi.



Fc 1805.

S

fu



mi



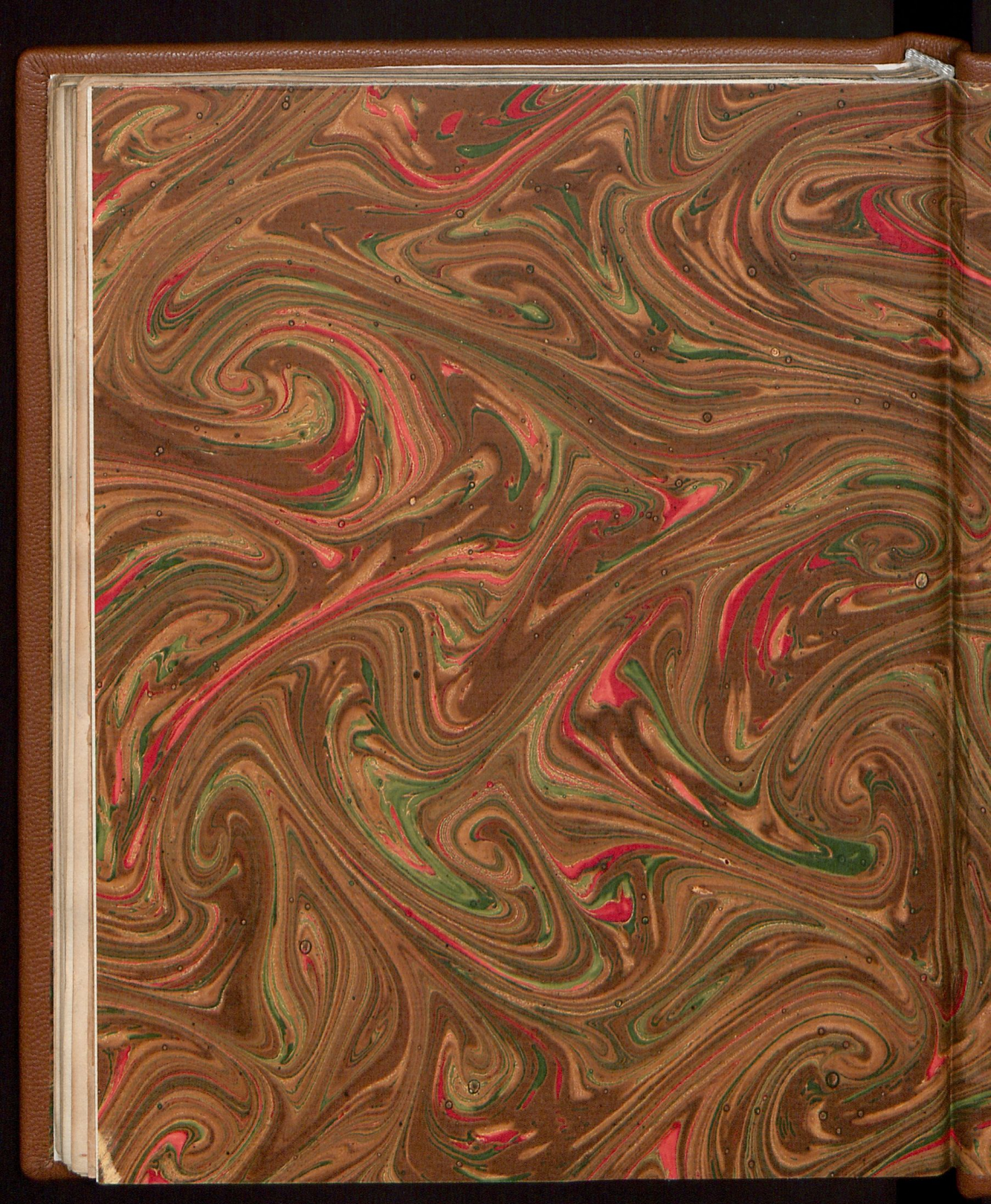


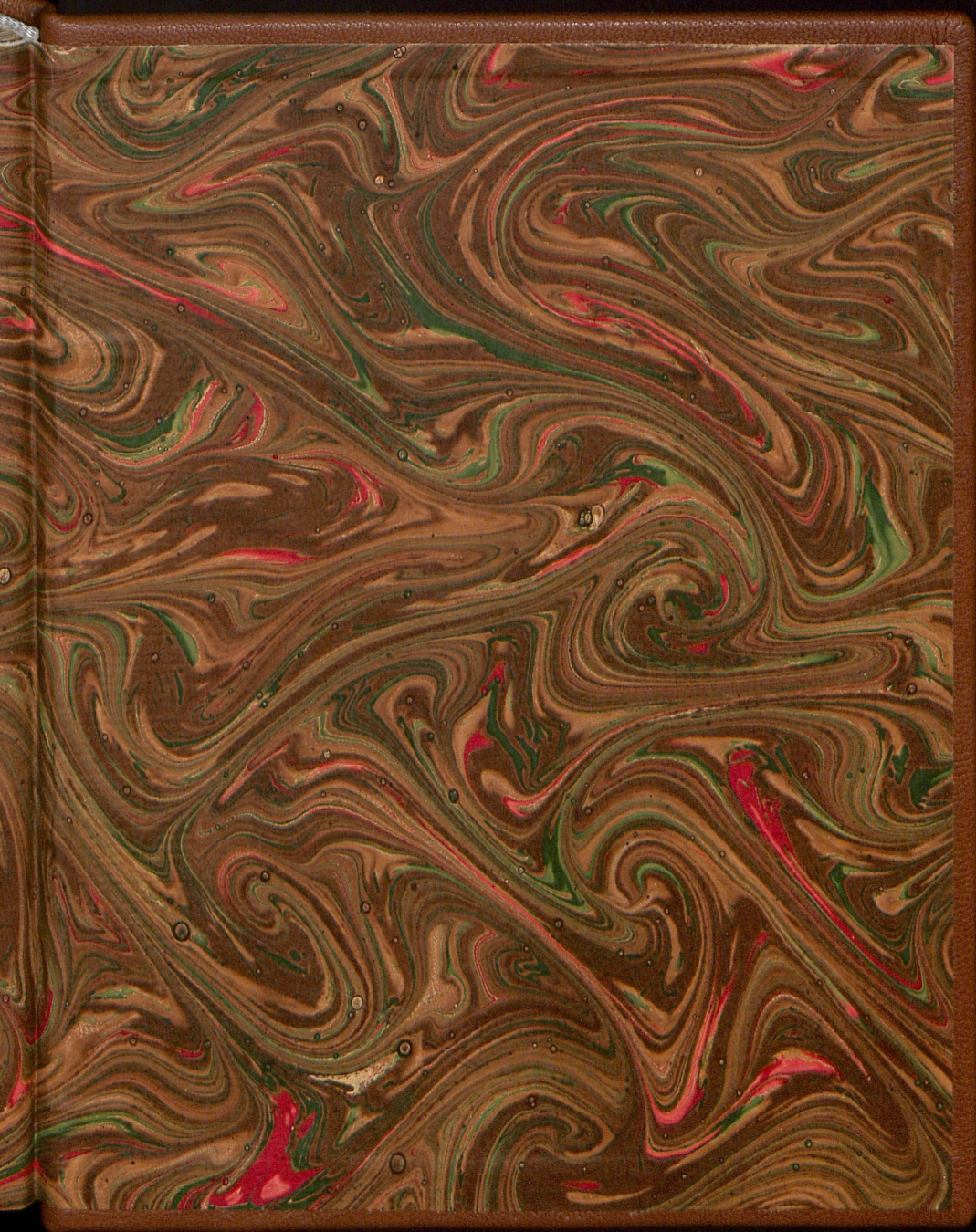




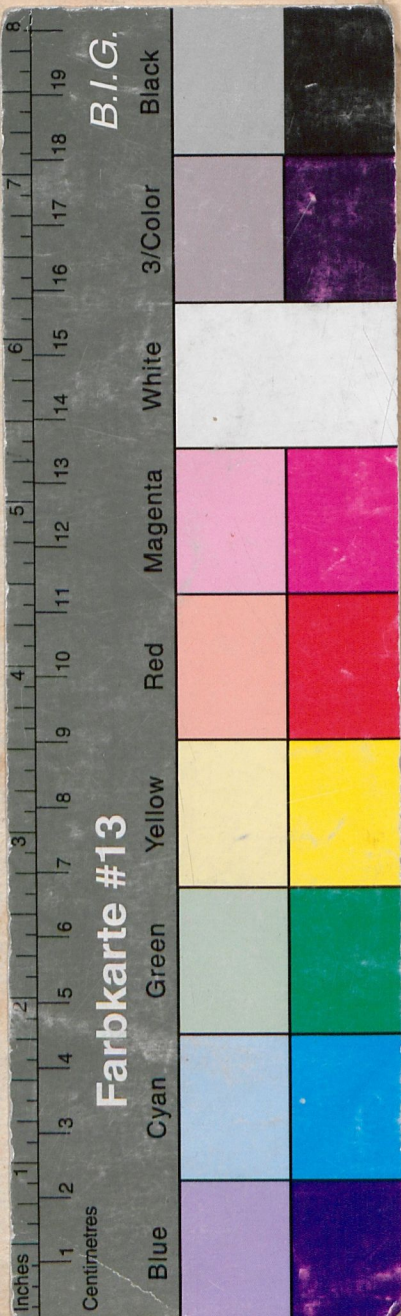












SUR

LE PATRIOTISME

CONSIDÉRÉ

COMME OBJET D'ÉDUCATION

DANS LES ÉTATS MONARCHIQUES.

Discours de Réception
prononcé dans l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres.

PAR
CHARLES ABRAHAM B. DE ZEDLITZ,
MINISTRE D'ÉTAT DU ROI.

Avec la Réponse du Secrétaire perpétuel de l'Académie, le Conseiller privé
Formey.

A BERLIN,
CHEZ CHRÉTIEN FRÉDÉRIC VOSS, 1776.